

Assommons les pauvres!

Du même auteur

Fenêtre sur l'abîme
Éditions de la Différence, 2008

SHUMONA SINHA

Assommons les pauvres!

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929-840-5

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Aux oreilles d'un Grec ancien le mot grec de liberté (*eleutheria*) définissait la possibilité d'aller où on veut (*to elthein opou erâ*). [...] Dans le verbe grec *eleusomai* (aller où on veut) revivent les bêtes sauvages, en opposition aux animaux domestiqués entourés de barrières, de murets, de fils de fer barbelés, de frontières. »

PASCAL QUIGNARD, *La Barque silencieuse*

Le désir blanc

Lasse et accablée, je m'abandonne sur le sol moite de ma cellule et je pense encore à ces gens-là qui envahissaient les mers comme des méduses mal-aimées et se jetaient sur les rives étrangères. On les recevait dans des bureaux semi-opaques, semi-transparentes, dans les zones périphériques de la ville. J'étais chargée, comme beaucoup d'autres, de traduire leurs récits d'une langue à l'autre, de la langue du requérant à la langue d'accueil. Récits au goût de larmes, âpres et cruels, récits d'hiver, de pluie sale et de rues boueuses, de mousson interminable comme si le ciel allait crever.

Je n'aurais jamais pu imaginer que le chemin serait si court, qu'il y aurait un chemin, un raccourci entre les salles d'interrogatoire et la pièce moisie du commissariat où depuis hier je ne cesse de dessiner l'arbre généalogique de ma famille, les lignes de mes pensées et de mes errances, les combinaisons du temps et de l'espace, pour justifier

ASSOMMONS LES PAUVRES !

mon parcours et reconstituer la scène, pour qu'on comprenne mon désir subit d'avoir frappé l'homme, un de ces immigrés, avec une bouteille de vin. Un frisson parcourt mon dos. J'ai peur de moi. Moi qui ai attrapé la bouteille sans la regarder, l'ai soulevée et en ai senti le poids lorsque je l'ai agrippée pour qu'elle ne glisse pas de ma main puis j'ai visé la tête, noire de haine et écumante de mots d'insulte, et j'ai frappé.

Quelques mois auparavant, j'avais claqué la porte au nez de mon compagnon et celle aussi du bureau où je travaillais. Année de ruptures, de pénurie, manque de tout. Je vivais dans un état d'agacement et de confusion. La ville me semblait s'être refermée sur elle-même. Ses portes étaient de nouveau lourdes. Vertes, grandes, en bois ajouré, avec des poignées de fer que le temps avait lissées et assombries, elles ne bougeaient plus sous mes mains. Parfois, le corps entier appuyé dessus, j'essayais de les pousser comme pour faire remonter un bateau coulé. C'était angoissant de voir les portes fermées dans une ville, dans un pays où l'on avait mis tant de soi pour les ouvrir.

Puis on avait fait appel à moi pour ce travail d'interprète. La gymnastique des langues allait commencer. Là-bas, les hommes se ressemblaient. Ils avaient fui le pays d'argile que la baie noire avale, avec pour tout viatique le récit des peuples migrants. Le zozotement las de leur voix pénétrait mes

ASSOMMONS LES PAUVRES !

jours d'été, lents et paresseux, et tout s'embrouillait et se confondait dans ma tête qui avait su, depuis longtemps, effacer le souvenir de la misère. Les récits ressemblaient aux récits. Aucune différence. Sauf quelques détails, de date et de nom, d'accent et de cicatrice. C'était comme si une seule et unique histoire était racontée par des centaines d'hommes, et la mythologie était devenue la vérité. Un seul conte et de multiples crimes : viols, assassinats, agressions, persécutions politiques et religieuses. C'étaient des *tusi-talas* malheureux, *tusi-talas* malgré eux. J'écoutais leurs histoires aux phrases coupées, hachées, éjectées comme on crache. Les gens les apprenaient par cœur et les vomissaient devant l'écran de l'ordinateur. Les droits de l'homme ne signifient pas le droit de survivre à la misère. D'ailleurs on n'avait pas le droit de prononcer le mot *misère*. Il fallait une raison plus noble, celle qui justifierait l'asile politique. Ni la misère ni la nature vengeresse qui dévastait leur pays ne pourraient justifier leur exil, leur fol espoir de survie. Aucune loi ne leur permettrait d'entrer ici dans ce pays d'Europe s'ils n'invoquaient des raisons politiques, ou encore, religieuses, s'ils ne démontraient de graves séquelles dues aux persécutions. Il leur fallait donc cacher, oublier, désapprendre la vérité et en inventer une nouvelle. Les contes des peuples migrants. Aux ailes brisées, aux plumes crasseuses et puantes. Aux rêves tristes comme des chiffons.

ASSOMMONS LES PAUVRES !

Le rêve est un souvenir précoce. Le rêve est cette volonté qui nous fait traverser des kilomètres, des frontières, des mers et des océans, et qui projette sur le rideau gris de notre cerveau l'éclaboussure des couleurs et des teintes d'une autre vie. Et ces hommes envahissent la mer comme des méduses mal-aimées et se jettent sur les rives étrangères.

Les cerises dans la bouche

La terre tournait tant bien que mal. La nature se remodelait, plus spectaculaire dans les pays du Sud que dans ceux du Nord. Les rivières et les fleuves débordaient ici et là. Les pays se noyaient, avec leurs rizières et leurs dunes à cocotiers, avec leurs huttes au toit de chaume, leurs mosquées et leurs temples. Et les gens montaient toujours vers les plus sûrs, les plus secs des pays.

– Et vous? Vous êtes née ici? Vous êtes partie tôt? Vous êtes métisse?

M'a demandé l'homme chargé de l'interrogatoire, celui que j'appelle monsieur K. depuis mon arrivée ici au commissariat, à cause de son nom de famille long et crissant que j'ai du mal à retenir.

– Qu'est-ce qui est *tôt* et qu'est-ce qui est *tard*? Je peux passer ma vie ici sans appartenir à ce pays.

J'ai regretté aussitôt d'avoir prononcé ces phrases aux idées ambiguës. J'aurais dû tout simplement citer mon pays

ASSOMMONS LES PAUVRES !

d'origine, qui correspondait à ma couleur de peau, couleur d'argile, qui me rapprocherait toujours de l'homme que j'ai agressé. Et pourtant, me disais-je, il n'était pas nécessaire d'être perspicace pour repérer les divergences entre lui et moi, pour identifier exactement les classes sociales auxquelles nous appartenions et mesurer à quel point nous étions éloignés l'un de l'autre.

Distraite un instant, je pensais au panda que j'avais adopté il y a quelques mois. Sur l'enveloppe brune, le logo en relief noir, souriant, m'assurait qu'on ramassait assez de sous pour ses bambous verts. J'avais des amis qui étaient allés au moins une fois dans leur vie nettoyer les plages où les oiseaux mouraient, gavés de pétrole. Ingénieurs, instits, bénévoles dans des ONG, épuisés par la vie au rythme du métro, ils devenaient bouddhistes. Ils allaient toujours aux manifs où surgissaient les coquelicots des drapeaux rouges, vibrants, et choisissaient le silence blanc des monastères lorsque les théories de Hawking leur devenaient trop obscures. Et pendant ce temps-là, on expulsait toujours autant.

Hier on m'a accueillie dans une pièce vitrée, aux cloisons en bois léger. Je l'ai trouvée identique aux bureaux semi-opaques semi-transparents de la zone périphérique où je travaille. Puis on m'a emmenée dans cette pièce souterraine, fermée et sans fenêtre. Dans le parking, au sous-sol

ASSOMMONS LES PAUVRES !

de cet immeuble, qui me semble complexe. De l'ombre a surgi, comme une pâle flamme fragile, monsieur K. Il fallait qu'il prenne ma déposition. Nous étions assis autour d'une table ronde. La pièce me paraissait ouatée. Le béton revêché des murs était maladroitement adouci par la moquette bleu foncé. Monsieur K. souriait dès le début. S'est excusé à plusieurs reprises pour la sévérité de l'endroit. Son sourire était blond et embarrassé. C'était un gentil garçon qui rougissait à l'idée de duper les autres. Il tournait autour du pot. Ce qu'il voulait savoir n'était pas compliqué. En apparence. Mais en apparence seulement. Je bredouillais et bafouillais en lui expliquant ma raison d'être ici, dans ce pays, pourquoi j'avais attrapé la bouteille de vin et l'avais fracassée sur le crâne de ce type. J'observais en même temps le drôle de mouvement qu'avait monsieur K. Il allait loin avec ses questions, revenait, repartait, il exigeait des justifications, il s'efforçait de reconstituer les événements.

– Par amour alors ? Amour de la langue ? Ou vous aviez songé à gagner votre vie ici ?

– Amour de la langue je suppose... En faire un métier, c'est venu comme c'est venu, au fil des années...

– Ce n'était pas sur un coup de tête ? Aucun hasard ? Tout était calculé ? Vous saviez que vous vous installeriez dans ce pays ? C'était vous qui en aviez décidé ainsi ou votre famille ?

ASSOMMONS LES PAUVRES !

Je ne savais pas comment lui dire, mais je tentais pourtant de lui expliquer l'aboutissement d'un projet lent, rien à voir avec une obligation familiale ni professionnelle. Je voulais lui expliquer le désir caché, le désir né des longues heures passées auprès des livres. L'éblouissement. L'ivresse. Les images d'une vie portée par une langue étrangère. Nager et me noyer dedans. Mon rejet aussi de ce qui ne pouvait atteindre ce niveau, de ce qui ne savait illuminer, de ce qui chutait immanquablement dans la misère spirituelle.

– Vous voulez dire que vous êtes capable de haïr ceux qui ne peuvent pas atteindre votre niveau intellectuel ? Ceux qui sont restés au pied de l'échelle ?

Je me suis mordu les lèvres et me suis demandé si c'était le cas, si j'étais capable de haïr, si la haine endormie avait soudain jailli en moi et, en une éruption violente, s'était déversée sur cet homme.

J'étais à mon tour derrière l'écran d'un ordinateur invisible sur lequel monsieur K. notait mes mots et mes gestes. Ce renversement de rôle m'humiliait. Son regard teinté d'un sourire de plus en plus moqueur m'humiliait. Pour sauver la face, pour me donner une allure respectable, j'ai commencé à mesurer mes mots comme on laisse rouler des cerises une à une dans sa bouche avant de les croquer. Il m'a semblé voir les gouttes rouges gicler sur le visage blond. C'était l'année des coïncidences. Je changeais de rôle, devant et

derrière l'ordinateur, je changeais de position, créant des figures d'ombres étranges comme dans un théâtre chinois.

Les Peugeot et les Mercedes démarraient, écorchaient la peau de béton du parking. Je balançais mon fauteuil, d'avant en arrière et d'arrière en avant. Je croisais ma jambe gauche sur la jambe droite. Ou peut-être que c'était l'inverse. Je posais mes mains sur la table comme pour une empreinte. Je sentais que les plaques de terre bougeaient sur les plaques de terre. Les gens qui montaient du Sud gênaient les gens du Nord. La terre était la truie qui ne pouvait plus nourrir ses petits trop nombreux. Pataugeant dans la boue, elle grognait.

Monsieur K. frôlait ses lèvres avec son pouce. Il ne souriait plus, même lorsque j'ai évoqué mon dernier vol. Réveillée au milieu du voyage, j'avais vu à travers le hublot une terre vaste et rouge, rouge comme du fer chauffé à vif. Pas une seule trace de vert ni de bleu. Une mauvaise blague de la nature. Un dessin malhabile. Comment vivaient ces gens-là? Il n'y avait rien. Éblouissant sous le soleil épuisé d'une journée longue, cet espace semblait comme une plaie ouverte. Les canons et les chars soviétiques avec leurs soldats avaient depuis longtemps quitté cette région de la terre. Du hublot de mon avion elle était rouge vif comme une métaphore. Indifférente et généreuse à la fois. Sa beauté d'outre-temps. D'outre-époque.

Nous sommes restés sur cette image.

Quelques minutes avant je lui avais raconté comment peu après avoir été embauchée au bureau de la zone périphérique ma vie avait pris un virage, avec le travail, le RER et les soirées résignées au plaisir sourd. Comment ma vie à cette époque ressemblait à un film d'auteur d'un pays émergent, asiatique, moyennement réaliste, syncopé de scènes quasi pornographiques. Où les coïts dans les toilettes et les couloirs auraient été des actes de révolte. Minime geste, comme celui d'une fourmi, pattes levées, cris inaudibles. Mais rien n'était plus à inventer ni à réclamer, il n'y avait plus qu'à changer les positions dans les toilettes et à se croire libérés des lois sociales. Détruire toute forme de dépendance et se sentir libre dans cet état de destruction. Ce n'était pourtant qu'une nouvelle prison où tourner en rond en mastiquant les pensées. Penser au hublot de l'avion et à la terre rouge vif m'a fait du bien. M'arracher du sol des toilettes. Comme une lévitation. Comme un envol.

Nous sommes restés sur ce seuil. Entre demi-secret et demi-transparence. Entre confiance et soupçon. C'était un gentil garçon qui rougissait à l'idée de soupçonner les autres. Mais il était forgé ainsi désormais. Avec son scalpel invisible il voulait disséquer mes pensées. Il me disait n'avoir toujours pas saisi pour quelle raison j'avais agressé un malheureux immigré, demandeur d'asile politique. Mais il

ASSOMMONS LES PAUVRES !

avançait afin d'atteindre la vérité secrète cachée au fond de moi. Il ne s'agissait plus d'une agression de hasard en place publique. Il s'apprêtait à révéler un labyrinthe tortueux de pensées, une source boueuse de haine, la rage qui avait soudain jailli pour qu'une femme de couleur s'en prenne à un homme de couleur, qu'elle tente de lui fracasser le crâne.

De l'autre côté des choses

Les sièges où venaient supplier les demandeurs va-nu-pieds, pieds fatigués, enfants dans les bras, ou seuls la plupart du temps, se situaient dans les zones neutres et vides, dans les zones périphériques. Au-delà de la ligne rouge. Là où le vent se levait. Le vent se levait et se taisait et se relevait encore. La poussière volait et tournoyait. Le champ s'embrasait. Là où était le bruit des RER, leur grincement rouillé, fer contre fer, le chassé-croisé étendu des rails vers l'horizon, vers les zones encore plus nues, le soleil en éclats sur les rails, les usines dressées contre le ciel blanc. Les vétérans de la ville, artistes et militants, bibliothécaires, libraires, instits et militants, commençaient à aimer ces lieux cachés. Ils se sentaient fiers de découvrir un autre visage de leur ville, plus secret, plus souterrain, moins haut en couleur, *mais là où la vie se fait, grouille, et où le cœur bat encore*, disaient-ils. N'empêche que les dirigeants du pays n'étaient visiblement pas sous le charme de ces quartiers